

Citation style

Cheng, Anne: review of: Liang Shuming, *Les idées maîtresses de la culture chinoise*, Paris: Les Éditions du Cerf, 2010, in: ~ *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2011, 4 - Asie orientale, p. 1111-1113, DOI: 10.15463/rec.1189735990, downloaded from Website

Annales

Histoire, Sciences Sociales

copyright

This article may be downloaded and/or used within the private copying exemption. Any further use without permission of the rights owner shall be subject to legal licences (§§ 44a-63a UrhG / German Copyright Act).

du confucianisme dans la trajectoire historique de la société coréenne.

Pourtant, plutôt que de porter un jugement sur le rôle du confucianisme à Chosŏn, il serait préférable de se demander comment les Coréens ont utilisé le confucianisme pour l'adapter à leur contexte social, économique et politique au point de transformer ou, au contraire, de renforcer des tendances autochtones plus anciennes. Parmi ces tendances, relevons pêle-mêle : le caractère irréductiblement aristocratique d'une société qui ne distingue pas le rôle social du rôle politique, le caractère relatif d'une royauté où le roi n'est qu'un chef de clan parmi d'autres, un équilibre des pouvoirs conflictuel mais extrêmement stable qui a permis de faire durer les structures institutionnelles fondamentales de l'État pendant plus de cinq siècles sans renversement dynastique, une société profondément agricole avec de faibles moyens de production, une défaillance récurrente du système fiscal, un régionalisme profondément centripète (et non centrifuge), un problème permanent de légitimation du statut social pour les élites, l'égale importance des lignées maternelle et paternelle, etc. Toutes ces tendances expliquent comment le confucianisme a été « coréanisé » pour réagir à des dysfonctionnements structurels ou conjoncturels sur un temps très long (du XI^e siècle au XIX^e siècle environ) et qui relèvent plus des domaines social, économique et symbolique que du domaine strictement idéologique ou philosophique. Plusieurs problèmes pourraient être posés par la description de F. Macouin, par exemple le factionnalisme ou la dégradation de la position de la femme. On pourrait aussi regretter de ne pas avoir d'allusion, ne serait-ce que succincte, aux préoccupations sociales de l'État confucéen ainsi qu'aux mentalités (dont une forme d'humour et d'art de vivre) de ces élites qui constituent la part la plus importante de la société décrite dans l'ouvrage. Certaines divergences avec la Chine aux tendances autocratiques des Ming et des Qing auraient enfin pu être davantage soulignées, en particulier sur l'organisation politique et sociale, afin de faire ressortir les caractéristiques de Chosŏn.

En dépit de ces quelques commentaires critiques, le guide que nous offre F. Macouin

est un outil inédit, précieux et durable pour aborder ce qu'a été et ce qu'est encore parfois la Corée, ou encore les Coréens.

ISABELLE SANCHO

Liang Shuming

Les idées maîtresses de la culture chinoise

Trad. par M. Masson, Paris, Les Éditions du Cerf/Institut Ricci, [1949] 2010, 421 p.

Ce livre d'un grand intellectuel de la modernité chinoise, Liang Shuming, est le deuxième à être traduit en français après *Les cultures d'Orient et d'Occident et leurs philosophies*¹. De manière symbolique, la présente publication est également le fruit d'une collaboration franco-chinoise entre Michel Masson et Hominal-Zhao Xiaoqin. Ces deux traductions participent d'un effort plus large qui s'est dessiné au cours de la dernière décennie pour rendre disponibles en français des ouvrages marquants de la philosophie chinoise moderne et contemporaine. M. Masson est également l'auteur d'une traduction, parue en 2006, du *Nouveau traité sur l'homme* du grand philosophe Feng Youlan (1895-1990), auteur d'une célèbre *Histoire de la philosophie chinoise*, dont il est un spécialiste reconnu. En 2003, est parue la traduction d'une série de conférences, intitulée *Spécificités de la philosophie chinoise*, d'un autre philosophe, Mou Zongsan (1909-1995), dont l'influence est encore vivace aujourd'hui dans les milieux intellectuels chinois.

Cette série qui commence à prendre de l'ampleur manifeste une volonté de montrer au lectorat francophone que la « philosophie chinoise » ne se limite pas à quelques textes fondateurs dont il est plus familier, mais qu'elle concerne aussi notre aujourd'hui, voire notre demain. En d'autres termes, les philosophes chinois ne sont pas à reléguer au musée d'une Antiquité révolue ou d'un ailleurs exotique, ils sont partie prenante non seulement de la réflexion sur le destin actuel de leur propre culture, mais aussi des débats sur les grandes questions qui agitent notre monde de plus en plus globalisé.

Au même titre que son contemporain Feng avec qui il engagea la discussion sur la famille en Chine qui constitue le point de départ du présent ouvrage, Liang, né en 1893 et mort presque centenaire en 1988, fut le témoin exceptionnel, à la fois engagé et réflexif, d'un ^{XX}^e siècle chinois plein de bruit et de fureur. Comme il l'explique dans sa préface, rédigée en octobre 1949 au moment de la proclamation de la République populaire par Mao Zedong, qu'il avait rencontré à Yan'an pendant la guerre et avec qui il resta en constant et profond désaccord, cet ouvrage est le quatrième volume d'une tétralogie inaugurée avec *Les cultures d'Orient et d'Occident et leurs philosophies* en 1920-1921, suivi par *Le mouvement de salut national* et la *Théorie de la construction rurale*, lesquels rendent compte de l'engagement actif, voire activiste, de Liang dans les années 1930. Ces quatre livres couvrent ainsi la période, déterminante dans la construction de la modernité chinoise au ^{XX}^e siècle, entre l'après-4 mai 1919 et l'instauration du régime communiste en 1949, une trentaine d'années (autant dire une génération) qui aura vu défiler une succession d'événements plus dramatiques les uns que les autres : révolutions, luttes intestines, guerre sino-japonaise, guerre civile...

C'est donc au milieu d'une Chine à feu et à sang, que d'aucuns avaient quelque raison de craindre de voir rayer de la carte du monde, que Liang mène, sur fond d'inquiétude existentielle (il a vingt-cinq ans lorsque son père se suicide par loyauté pour la dynastie Qing), une réflexion en profondeur, propre à l'intellectuel et au philosophe qu'il est, sur le destin millénaire et pourtant devenu si précaire de la culture chinoise. Cependant, alors que le premier volume de la tétralogie portait plus spécifiquement sur une comparaison entre les philosophies occidentale, chinoise et indienne, le quatrième ouvre une perspective beaucoup plus large qui intègre des considérations sur l'organisation sociale (Liang est convaincu de l'absence de classes sociales en Chine, ce qui lui vaut d'être en opposition frontale avec la théorie marxiste et maoïste), le fonctionnement politique et économique, les rapports entre morale et religion, etc. Le rapprochement avec le travail mené une ving-

taine d'années plus tôt par Max Weber dans *Confucianisme et taoïsme* semble justifié dans la mesure où le diagnostic porté par le philosophe chinois sur les institutions et les valeurs traditionnelles, souvent identifiées comme facteurs de stagnation, rejoint assez souvent celui du sociologue allemand, sans pour autant partager ni sa visée ni ses questionnements. Dans la perspective de Liang qui reste profondément confucéenne, la Chine apparaît comme un grand corps malade d'avoir « mûri trop précocement » pour pouvoir s'armer, à l'instar de l'Occident, des moyens nécessaires pour affronter la grande compétition entre les nations.

Ces considérations portent inévitablement la marque de l'époque troublée dans laquelle elles ont été conçues et souffrent du schématisme de certaines généralisations réductrices et d'oppositions binaires entre une Chine « intériorisée », familialiste, et un Occident « extériorisé », scientifique et démocratique, mais on aurait tort de les juger désormais obsoletes et de peu d'intérêt, car il serait illusoire de s'imaginer que la Chine conquérante qui fait tant parler d'elle à l'heure actuelle est surgie de nulle part. Liang, qui a été témoin dans ses jeunes années de la chute du régime impérial et qui a vécu assez longtemps pour connaître la politique d'ouverture de Deng Xiaoping (à la faveur de laquelle son livre, passé inaperçu lors de sa publication en 1949, a pu être réédité en 1986), a le mérite de nous rappeler l'importance de se situer dans la longue durée historique. Il y a là une leçon salutaire à retenir dans une Chine lancée à corps perdu dans une fuite en avant, qui entretient soigneusement une double amnésie sur le passé proche et lointain, notamment concernant la question de la démocratie, largement prise en compte par Liang dans cet ouvrage qui nous donne à voir ce qu'aurait pu livrer le potentiel réflexif et critique de ces intellectuels de la première modernité chinoise si une chape de plomb ne s'était pas abattue sur eux au milieu du siècle dernier.

La traduction de M. Masson, fin connaisseur de la tradition philosophique chinoise comme des réalités de la Chine contemporaine, fait honneur à son rôle de passeur en étant fiable et claire, à la fois accessible aux

lecteurs peu initiés (grâce aux nombreuses notes du traducteur qui explicitent les références et éclairent le contexte) et utile à ceux qui le sont davantage (grâce à la pagination qui permet de se repérer commodément dans l'édition du texte original chinois, aux index et à la bibliographie des publications citées). Gageons que Liang lui en serait reconnaissant autant que nous le sommes.

ANNE CHENG

1 - Lian SHUMING, *Les cultures d'Orient et d'Occident et leurs philosophies*, trad. par Luo Shenyi et Léon Vandermeersch, Paris, PUF, [1920] 2000.

Damien Chaussende

Des Trois Royaumes aux Jin. Légitimation du pouvoir impérial en Chine au III^e siècle
Paris, Les Belles Lettres, 2010, 465 p.

Le titre de cet ouvrage prête quelque peu à confusion, car celui-ci ne porte pas sur l'histoire de la famille Sima et de la dynastie Jin pendant l'intégralité du III^e siècle. L'auteur, comme il l'explique dans sa préface, se penche sur l'ascension des Sima depuis la chute des Han jusqu'en 266 et la fin officielle de l'État de Wei, l'un des Trois Royaumes, lorsque Sima Yan (236-290), qui reçut après sa mort le titre d'empereur Wu de Jin, s'empara du trône. L'auteur rapporte brièvement la conquête en 280 de Wu, le dernier des Trois Royaumes – Shu avait été conquis par Wei en 264/265 – et fait référence aux guerres des Huit Princes et à la chute de la dynastie Jin occidentale au début du IV^e siècle, mais il relate principalement l'ascension au pouvoir suprême d'une famille de relativement peu d'importance, issue de la petite noblesse.

Pour ce qui est de ce sujet, le livre est bien organisé. Le premier chapitre contient un essai sur les sources historiques et une discussion sur les théories chinoises de la légitimité. Le chapitre deux relate les origines du clan et l'ascension de Sima Yi (179-251) sous les auspices des Cao, les seigneurs de Wei, et commente les alliances établies par lui avec d'autres groupes influents. Le troisième chapitre analyse le coup d'État de 249 lors duquel

Sima Yi assassina son rival Cao Shuang et s'empara du pouvoir. Sima Yi, ainsi que ses fils Sima Shi (208-255) et Sima Zhao (211-265), réprimèrent ensuite toute tentative de résistance : une campagne qui culmine avec la déposition et l'assassinat de l'empereur fantoche Cao Mao (241-254-260). Le chapitre quatre décrit la conquête de Shu par Sima Zhao, le général de Wei, et les manœuvres par lesquelles Yan, le fils de Zhao, parvient à revendiquer le pouvoir impérial. Plus brièvement, le chapitre cinq décrit la conquête de Wu et les processus de réorganisation par lesquels, dans l'empire unifié, le pouvoir militaire passa aux princes de la maison impériale – une politique qui conduira à des guerres intestines et à l'effondrement de la dynastie.

Bien que l'auteur fasse référence à ces événements ultérieurs, c'est la carrière de Sima Yi qui fit la fortune de la famille. Homme de bonne famille dont le père et le grand-père avaient occupé des places de haut rang sous l'empire Han, Sima Yi entra à l'âge de trente ans au service de Cao Cao (155-220) et devint un membre de sa garde rapprochée. Son père était une vieille connaissance de ce dernier, tandis que son frère aîné Lang avait rejoint les rangs de ce grand seigneur de guerre plusieurs années auparavant. Sima Lang mourut en 217, probablement de la peste qui ravageait alors la Chine, et la même année Cao Cao nomma Sima Yi à la cour de son fils Cao Pi, le futur empereur Wen de Wei (187-220-226), qu'il avait fait héritier de son royaume. Cette décision fut cruciale : Sima Yi devint un homme de confiance et à la mort de Cao Cao, lorsque Cao Pi força le dernier empereur de Han à abdiquer et proclama sa propre dynastie, Sima Yi devint l'un des principaux dirigeants de l'État. En 224 et 225, il était à la tête du gouvernement civil tandis que Cao Pi était en campagne et, à sa mort en 226, il devint l'un des quatre conseillers au service de son fils Cao Rui, empereur Ming (204-226-239).

À la mort de Cao Rui, lorsque Cao Fang encore enfant lui succéda, Sima Yi partagea le pouvoir de régence avec Cao Shuang, un parent éloigné de la maison impériale. Se consacrant alors aux affaires militaires, Sima Yi vainquit les chefs de guerre Gongsun de Mandchourie et fut reconnu comme le diri-